

fait pas grand'chose, il vient rarement à la maison, et ne donne jamais rien à maman". Et le rouge monta à ses joues... pudeur instinctive, douleur filiale, de dévoiler des secrets qu'il aurait préféré garder pour lui seul.

— "Et cette bonne maman doit se fatiguer beaucoup, n'est-ce pas, mon enfant, pour vous nourrir et vous habiller ?

— "Oh oui, reprit-il vivement comme elle travaille ! Si vous saviez, Monsieur ! et elle ne mange presque pas pour que nous en ayons plus... et puis elle ne gagne pas gros. — "Et sais-tu pourquoi ton père ne lui donne pas d'argent ? repris-je, de plus en plus intéressé. Ses yeux limpides se levèrent sur moi, en une muette interrogation de surprise : — "Pourquoi il n'en donne pas ?... Quand papa vient chez nous, il paraît toujours fâché, et ne veut jamais que nous l'embrassions, comme autrefois ; il dit que nous ne méritons pas qu'il nous fasse vivre et va jusqu'à faire pleurer ma bonne maman en lui ôtant tout ce qu'elle a gagné... après il s'en va."

Jean-Paul s'arrêta, songeur, comme pour se souvenir d'une chose oubliée depuis longtemps... longtemps...

— "Une fois je l'ai vu.. accompagné de deux hommes, laids, malpropres, couverts de boue ! Je me souviens qu'on avait dit "Sales ivrognes !" Savez-vous ce que c'est qu'un ivrogne, Monsieur."

Je ne voulus pas blesser ce cœur ingénu : "Un ivrogne, mon pauvre enfant, lui dis-je, le cœur angoissé, c'est un malheureux pour qui il faut beaucoup prier."

— "Et si je priais pour papa, vous croyez que maman ne pleurerait plus, qu'elle serait heureuse encore ? questionna fébrilement le petit Jean, avec des sanglots dans la voix.

Je lui répondis : "Oui, certain !" Et pendant que plongé dans de tristes pensées, je songais à ce brave père de famille — tombé si bas, victime de l'alcool maudit, mon petit ami s'en allait joyeux, l'espérance au cœur — la joie dans l'âme... sa mère ne pleurerait plus, elle redeviendrait heureuse... et ce serait par ses prières !

Jean-Paul les savait bien ses prières ; il les disait avec ferveur. Mais jamais il ne songeait à son père qui les faisait tous pleurer. La mère avait-elle oublié, dans sa douleur, dans son travail de tous les jours, de faire prier le fils pour

l'époux indigne, pour le père ivrogne et, hélas ! pour le chrétien coupable ? Je ne sais.

*

* *

Les jours passaient, les semaines succédaient aux semaines, les mois aux mois, avec cette rapidité singulière que donne une occupation uniforme toujours la même aux mêmes heures. Jean-Paul était premier de la classe : il était encore aussi grave, mais moins triste, car il avait plus d'espoir ! Deux fortes pensées l'occupaient. Se préparer à sa première communion et sécher les larmes de sa mère. Nobles pensées, venant d'un cœur affectueux et reconnaissant.

Au mois de mai 190., sa famille fut chassée du logis par le père. Il fallut s'en aller. Jean-Paul vint en pleurant m'annoncer son départ. Et je perdis de vue le premier de mes bons élèves. Il m'avait dit cependant : "Je prierai pour lui, et avec vous..." Et tout en espérant, de loin, sachant bien qu'elles se rencontreraient devant Dieu, j'unissais mes prières aux siennes.

C'est à l'occasion de ce départ que je notai le dévouement filial de Jean-Paul. Lui-même devait, dans la suite, m'apprendre son histoire.

Je ne le revis que deux ans après. Je ne reconnus qu'avec peine mon ancien petit Jean-Paul, dans le grand garçon qui me tendait la main.

Son premier mot fut pour m'annoncer l'heureuse nouvelle : "Papa n'est plus ivrogne ; vous vous rappelez, Monsieur ?"

Ah ! si je me le rappelais ! Depuis deux ans l'espérance de sa conversion ne m'avait pas quitté. Depuis lors j'avais connu bien d'autres misères morales ou physiques, mais j'avais gardé le souvenir de ce père ivrogne. Et enfin, on m'annonçait que cette semence d'un bon conseil, jetée dans un cœur généreux, avait germé, grandi, porté des fruits splendides : la réhabilitation d'un ivrogne, le bonheur d'une famille, le relèvement d'une âme ! Ceux que le poids des affaires matérielles courbe tout le jour vers la terre ne comprennent pas assez la joie qu'un pauvre maître d'école ressent, le bonheur qui l'étreint, à l'annonce de telles nouvelles, d'autant plus inespérées qu'elles sont rares ; car le vieux proverbe n'est que